

Du salon des refusés à l'audace de la conversion

(Zacharie 9:9 et Psaume 118:19-29)

Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Lance des clameurs, fille de Jérusalem ! Voici ton roi, il vient à toi ; il est juste et victorieux, il est humble et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse.

Ouvrez-moi les portes de la justice : par elles j'entrerai, je célébrerai le Seigneur (Yah).

Voici la porte du Seigneur : c'est par elle qu'entrent les justes. Je te célébrerai, parce que tu m'as répondu, parce que tu as été pour moi le salut. La pierre que les bâtisseurs ont rejetée est devenue la principale, celle de l'angle. C'est du Seigneur que cela est venu : c'est une chose étonnante à nos yeux. Voici le jour que le Seigneur a fait : qu'il soit notre allégresse et notre joie !

S'il te plait, Seigneur, accorde le salut ! S'il te plait, Seigneur, accorde la victoire ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Depuis la maison du Seigneur, nous vous bénissons.

Le Seigneur (YHWH) est Dieu, il nous éclaire. Attachez des branchages au cortège de fête, jusqu'aux cornes de l'autel ! Tu es mon Dieu, et je te célébrerai ; mon Dieu, je t'exalterai.

Célébrez le Seigneur, car il est bon, car sa fidélité est pour toujours !

Nous sommes nombreux ici, et sans doute parmi ceux qui nous regardent ce matin, à avoir un jour poussé la porte d'une nouvelle église, d'une nouvelle communauté, souvent parce que nous ne nous sentions plus intégrés dans notre église ou dans notre religion précédente. Ce matin nous accueillons dans notre communauté, et plus largement dans le protestantisme, deux personnes qui font ce chemin. Elles ont chacune une histoire singulière et pourtant elles sont ici ce matin avec le sentiment d'être dans leur maison spirituelle, dans un lieu qui correspond à leur foi et à l'expression qu'elles veulent en donner.

Nombreuses et nombreux sont celles et ceux qui nous contactent pour franchir ce pas de la conversion. Parfois, ces personnes viennent d'autres religions, parfois elles n'ont pas eu de culture religieuse du tout, et parfois, elles ont vécu dans d'autres confessions chrétiennes, souvent le catholicisme. Il s'agit, pour toutes ces personnes, du passage d'un état de vie à un autre. Malheureusement, il s'agit souvent d'un changement qui vient après un événement négatif et parfois une expérience de refus.

Les religions ont, en effet, cette fâcheuse tendance à fonctionner avec des normes et par conséquent, des refus. Difficile en effet d'être conforme à tous les dogmes et à tous les règlements que les diverses communautés religieuses se donnent. Sans doute, cette pratique des religions de donner des critères de plus en plus contraignants à mesure que les libertés individuelles augmentent dans un pays, vise-t-elle à permettre la sanctification des fidèles, mais souvent il s'agit de conserver la tradition. Et on a parfois l'impression que plus la société se modernise, plus les critères de conformité religieuse sont exigeants.

Alors commence la longue liste des témoignages de refus, d'excommunications et autres rejets qui touchent celles et ceux qui pourtant croient en un Dieu d'amour. Autant de traumatismes qui peuvent se confier dans le bureau du pasteur libéral. Des personnes divorcées qui cherchent une bénédiction sur leur deuxième mariage, des parents qui racontent un refus de rite d'enterrement sous le prétexte que le petit enfant n'était pas encore baptisé, des filles ou des fils qui se voient refusés une communion avec leur parent mourant à l'hôpital sous le prétexte qu'eux, les accompagnateurs, sont valides et doivent aller communier à l'église, des couples de même sexe qui se voient refuser une bénédiction sur leur mariage, des couples de religions

différentes qui ne trouvent aucun lieu pour bénir leur union, parce que chaque religion attend que le conjoint de l'autre religion se convertisse pour l'accepter en son sein. Et pour parler des choses les plus sombres : l'ostracisme jeté sur les personnes s'étant donné la mort, laissant leur survivant dans un sentiment d'abandon et d'injustice impardonnable. Le souvenir de tous ces témoignages montre à quel point les systèmes religieux sont normatifs et peu inclusifs parce qu'ils partent de la norme au lieu de partir des personnes elles-mêmes.

Et même si la comparaison entre une question éthique et une question esthétique ne suffit pas à expliquer ce phénomène de rejet, toutes ces personnes qui, après de tels refus ont fait le choix de rejoindre une communauté avec laquelle elles pouvaient être en accord selon leur histoire sans avoir à renier leur vie, me font penser au fameux Salon des refusés de 1863. Pour rappel, on appelait *le Salon*, la manifestation artistique qui eut lieu à Paris de la fin du XVII^{ème} siècle à 1880. Ce Salon exposait les œuvres des artistes agréés originellement par l'Académie royale de peinture et de sculpture créée par Mazarin, puis par l'Académie des beaux-arts. Bien des œuvres proposées au Salon étaient refusées parce qu'elles n'étaient pas conformes aux critères académiques des Beaux-Arts. Les protestations contre ces refus montaient depuis plusieurs années quand en 1863, Napoléon III ordonna, devant le nombre astronomique des œuvres refusées, la création d'un « Salon des refusés ». Il faut dire que, sur 5000 tableaux, 3000 s'étaient vus refuser l'agrément des Beaux-Arts. Parmi les œuvres bannies : *le déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet, à propos duquel un critique de l'époque écrit : « *Au milieu d'un bois ombré, une demoiselle privée de tout vêtement cause avec des étudiants en béret. M. Manet est un élève de Goya et Baudelaire. Il a déjà conquis la répulsion du bourgeois : c'est un grand pas* » Charles Monselet, *Le Figaro*, 24 Mai 1863.

Mais que serait aujourd'hui notre vision des arts, notre culture, si les refusés n'avaient trouvé nulle part où exister comme artistes dignes d'être accueillis pour leurs œuvres ? Notre société serait-elle la même sans ces œuvres singulières, bravant les codes admis et évoquant une vérité profonde sur l'existence humaine et ses aspirations ? Quelle sclérose des consciences se trouvait ainsi évité ! Quel gaspillage épargné ! Pourtant les railleries autour du Salon allèrent bon train, et l'on voit combien, dans cette polémique, ce qui est singulier est

fragile. Il est intéressant de noter que ce sont les des railleries du même type qui attaquent les Églises lorsqu'elles ne demandent pas à celles et ceux qu'elles accueillent de cocher des cases normatives et de s'y plier. Elles sont taxées « d'Église du bien-être », par des institutions qui ne comprennent pas ce qu'*accueillir* veut dire. Comme si l'inclusivité n'était qu'une facilité ou une démagogie.

Pourtant, accueillir *les refusés* de la norme religieuse implique de se savoir soi-même refusé selon de nombreuses normes et de remettre constamment en question ce que nous construisons ensemble au nom de la foi. Car, dans cette construction, il n'y a plus alors une seule façon de croire, identifiable et facile à définir par un contenu doctrinal. Il y a alors des confessions de foi singulières, dans des vies singulières, qui viennent sans cesse reposer les questions théologiques qui ailleurs pourraient sembler réglées.

C'est tout le défi de ce que la théologie libérale défend, à savoir : le libre examen. En effet, c'est au nom de ce libre examen de sa foi, auquel chacun est invité, que la confession de foi n'est, dans une théologie libérale, qu'une proposition humaine pour dire la foi en un Dieu irréductible à nos mots. La foi de l'Église n'existe donc pas en elle-même, et seule la foi de chacun a un sens en théologie libérale. Est-ce plus facile ou plus difficile de faire communauté ensemble dans ces conditions ? Est-on, en le faisant, dans le bien-être ou non ? Là n'est pas la question que nous devons nous poser quand nous nous retrouvons. La véritable question est : Au nom de quoi nous retrouvons-nous ? Au nom de Jésus Christ ou au nom de nos normes ?

Jésus aurait pu figurer dans la grande galerie des refusés, tant sa façon de lire la loi et les prophètes prenait de liberté avec la façon académique de les comprendre. Il est la pierre que les bâtisseurs ont rejetée et qui est pourtant celle sur laquelle tout le christianisme s'est construit. Sa mort infamante nous rappelle jusqu'à quelle extrémité l'attachement à la norme peut mener et avec quelle violence les institutions, quand elles se vivent comme normatives, peuvent devenir violentes.

Cette pierre rejetée dont parlent les Écritures servira à Paul pour parler de l'intégration des non-Juifs au christianisme naissant. Dans la Lettre aux Éphésiens, il écrit : « *Rappelez-vous donc ce que vous étiez autrefois ! Vous n'êtes pas Juifs de naissance ; les Juifs vous traitent d'incirconcis alors qu'ils s'appellent circoncis en raison d'une opération pratiquée dans leur chair. (...) Mais maintenant, par l'union avec Jésus Christ, vous qui étiez alors loin, vous avez été rapprochés par le Christ qui a versé son sang. (...) Le Christ est venu annoncer la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin et la paix pour ceux qui étaient proches. C'est en effet par le Christ que nous tous, ceux qui sont Juifs et ceux qui ne le sont pas, nous avons libre accès auprès de Dieu, le Père, grâce au même Esprit saint.* » (Éphésiens 2:11-16)

Le débat des refusés n'est pas nouveau, on le voit ici, et c'est le propre d'une théologie universaliste comme la théologie chrétienne que de remettre sans cesse sur le métier ce travail d'accueil du nouveau venu, de celui qui s'approche avec son histoire, ses pratiques, sa façon de dire sa foi et les repères qu'il s'est déjà constitués.

Paul invoque la croix et le sang du Christ comme raison de l'inclusion des non-Juifs dans la promesse de Moïse et des Prophètes transmise par Jésus. Mais si cette fonction sacrificielle était bien comprise par les Juifs et

par les non-Juifs de son temps, elle est devenue pour nous difficile à accepter parce que bien difficile à comprendre de notre point de vue de femmes et d'hommes modernes. Rares sont les religions aujourd'hui, dans notre espace culturel, qui ont recours aux sacrifices. Alors, comment reconsidérer cette paix du Christ et quel serait le ciment qui pourrait faire tenir ensemble toutes ces confessions de foi individuelles dans le même christianisme ?

Je proposerais « l'humilité » du Christ. Le Christ humilié, bien sûr, mais aussi le Christ qui se fait serviteur de tous. Et dans le contexte religieux où les Églises se sont érigées en pouvoir spirituel prétendant longtemps dicter au pouvoir temporel ce qu'il avait à faire, la question de l'arrogance des églises chrétiennes est centrale. Prétendre dire sur terre ce que Dieu veut et édicter les normes de la vie des peuples puis des individus comme si on détenait la vérité relève d'un orgueil extraordinaire. C'est sur ce schéma que nos sociétés ont vécue et, pour certaines d'entre elles, vivent encore.

Pourtant, c'est un roi humble et monté sur un âne, un ânon, le petit d'une ânesse qui devrait être la norme de notre comportement chrétien. C'est le service de tous qui devrait être notre souci premier, avant de nous soucier de notre propre gloire, c'est notre pauvreté de cœur qui devrait nous inciter à l'amour du prochain et à son accueil sans jugement.

Ce roi qu'on avait d'abord rejeté, ce Christ qu'on n'a pas voulu recevoir, cette pierre rejetée par les bâtisseurs, tous ces symboles qui nous sont offerts dans les Écritures, ne sont-ils pas une invitation à nous souvenir toujours qu'il nous faut nous laisser convertir à l'amour de Dieu avant de prétendre pouvoir dire qui est du Christ et qui n'en est pas ?

Il ne s'agit pas ici d'une humilité pieuse qui se complait dans l'abaissement, mais bien d'un appel à la conversion constante, au "*semper reformanda*" de la Réforme Protestante qui ne se croit jamais close. Il s'agit de prendre conscience du creux en nous, dans lequel la grâce de Dieu peut trouver une place, de cette brèche en nous qui peut recevoir l'amour inconditionnel de Dieu parce qu'il s'en sait indigne et pourtant dépositaire.

Que chacun se souvienne qu'il a fallu que quelqu'un quelque part l'accueille inconditionnellement au jour de sa naissance pour qu'il entre dans la société des humains. Que chacun se souvienne aussi qu'on ne naît pas protestant, pas plus qu'on ne naît chrétien, mais qu'on le devient. Alors, avec Paul, nous pourrions dire à tous ceux qui se sentent refusés et qui cherchent un vis-à-vis pour les accueillir et les découvrir dans leur singularité :

« *Vous êtes maintenant citoyens à part entière avec ceux qui appartiennent à Dieu, vous appartenez à la famille de Dieu, à sa maison. Vous êtes intégrés dans la construction dont les fondations sont les apôtres et les prophètes, et dont la pierre d'angle est Jésus Christ lui-même. C'est lui qui assure la solidité de toute la construction et qui la fait s'élever pour former un temple saint pour le Seigneur. Dans l'union avec lui, vous faites partie vous aussi de la construction pour devenir avec tous les autres la demeure que Dieu habite par son Esprit.* » (Éphésiens 2:20-22) Amen